

LA MORT
DU
GRAND FAVRE
ET
AUTRES NOUVELLES

L
S
RAM

C.-F. RAMUZ

LA MORT
DU
GRAND FAVRE
ET AUTRES NOUVELLES

Préface de Jacques Chessex

840-32



LE LIVRE DU MOIS



LE LIVRE DU MOIS

édité par la
Société de la Feuille d'Avis de Lausanne
et des Imprimeries Réunies S.A.
33, avenue de la Gare, 1001 Lausanne, Suisse

M. 354

Editeur-gérant:
Jean-Jacques Huber

Collection dirigée par
Berth GALLAND

VOLUME N° 21

Les illustrations, extraites de la Fête de l'Abbaye de Rougemont,
sont des papiers découpés de Louis-David Savoy, Rougemont
(8.11.1871 - 6.7.1953).

Propriété du Musée du Vieux Pays d'En-Haut Château-d'Oex
Reproductions photographiques: Marcel Inсанд

© Copyright by Madame Marianne Olivieri-Ramuz,
La Muette, Pully, 1970

Préface

*Qu'est-ce qui tend les récits de Ramuz? On peut
répondre sans hésiter: c'est le destin. Lisez ces
histoires tragiques, ces nouvelles presque toujours
sombres. La fatalité pèse sur les personnages, un
sort mauvais s'acharne, ou soudain, pour punir
bibliquement le méchant ou l'orgueilleux, l'arrêt
tombe du ciel, le coup frappe et c'est la mort,
précédée d'une agonie très douloureuse et solitaire.
Voyez le grand Favre. Il a maltraité sa femme,
il vit tranquille, il est le maître du pays: « comme
s'il eût dominé la vie et été au-dessus des hommes;
et peut-être qu'il disait vrai, mais il n'y a pas que
les hommes. » La menace est précise: c'est d'en
haut que viendra la sanction, et à la fin de la nou-
velle, dans le ravin, le corps exsangue et nu du
bûcheron montre le sort de la créature écrasée par
un Dieu vengeur. Le coupable n'échappe pas à son
destin. Dans La Punition par le Feu: « Ils ne
pensent pas, comme d'autres, que le feu vienne par*

hasard, ni qu'il soit une force aveugle; ils pensent qu'il est bien plutôt un signe et une manifestation de la colère d'En Haut, et nous est envoyé en punition de nos fautes.» Dans L'Homme et les trois Fantômes, le méchant est étranglé par un justicier de l'au-delà, sa propre mère, comble d'horreur, revenue de la mort pour punir ce fils malhonnête et cruel. Il y a le bien, il y a le mal, et dans l'univers manichéen de Ramuz, celui qui pèche contre la loi finit misérable et brisé.

Est-il un sort plus simple, plus tendu?

On pense aux personnages de la tragédie, bien sûr, et la cosmogonie racinienne (avant elle, celle de Sophocle) surgit encore une fois à l'esprit du lecteur. Jusqu'à la cruauté de toutes ces morts qui font songer, avec insistance, aux destins des damnés tragiques. Jusqu'à leur ton: écoutez l'âpre accent du Grand Favre, celui de L'Homme et les trois Fantômes. Dès le début de la nouvelle, à la gravité de la voix, à son timbre austère et triste, à quelque chose en elle aussi de prophétique et d'exemplaire, on perçoit le caractère décisif de l'anecdote, et pour les héros du drame, comme la crispation définitive de leur destinée. L'écrivain, avec lenteur, récite à voix haute une fable lugubre. Dans le Grand Favre, nous refaisons pas à pas le trajet

du bûcheron, et les gouttes de sang, le linge déchiré aux branches des arbres, les doigts imprimés dans la glaise sont autant d'indices, sur ce chemin de plus en plus évident, de l'issue tragique du conte. La solitude du paysage, la lumière de novembre, le dimanche, les corbeaux, oiseaux mythiques et inséparables de la mort, annoncent eux aussi l'accident. Nous progressons vers le cadavre, Ramuz aiguise notre curiosité et notre appréhension à mesure que nous nous enfonçons au cœur de la forêt vers le lieu du dernier supplice (forêt mythique elle aussi, elle isole la victime, elle établit autour d'elle un rempart sinistre et abrupt loin du village, des maisons chaudes où vivent les justes).

Puis les Fantômes: une première, une deuxième, une troisième visite d'outre-tombe. Trois avertissements solennels, mais Etienne refuse de comprendre. Ici la voix de l'auteur se fait menaçante: l'accent dur, presque coléreux, annonce l'issue, et nous ressentons la mort du salaud comme une exécution nécessaire et bienfaisante. Encore une fois Ramuz a marqué, lentement mais d'une voix de plus en plus pressante, les étapes capitales du récit: il y a l'aggravation de l'erreur, Etienne s'entête et brave les apparitions, et chaque fois il est plus coupable, plus clairement désigné à la justice de l'au-delà.

Ici le fantastique intervient au milieu des choses quotidiennes. Une vache malade et qui crève à peine vendue, une fille engrossée et rejetée, une vieille femme insultée, quoi de plus banal, Etienne se rassure et persévère. Mais il s'est dressé contre le bien, il a injurié, il a détruit l'ordre des choses, les fantômes reviennent le hanter: dans cette rencontre du vivant et des revenants surgit le fantastique, qui agrandit l'histoire, et pour fuir l'exécution, à une dimension terrifiante.

D'autres interventions du fantastique sont très douces, elles proposent une vision favorable et colorée qui métamorphose le réel. Dans Le pauvre Vannier, le héros est un vieillard affané et sans travail. Mais il a le cœur pur, et c'est un merveilleux spectacle qu'il voit dans la montagne, cadeau suprême, ruissellement d'or pour le regard, une Fête-Dieu où toute une procession d'élus et d'anges l'emporte à son tour dans l'allégresse et les sonneries de cloches célestes. Ici Ramuz donne libre cours à son imagination: le saint corège est décrit avec une profusion de détails exacts et riches, mais la montagne, la gorge de feu, l'apparition de la foule lumineuse dans ces solitudes suscitent un étonnement intense, une surprise fabuleuse pour nourrir le rêve et la foi naïve du personnage. Certes

le vieil Anselme demande la permission de redescendre, et c'est un homme mort de faim et d'épuisement que les bergers retrouvent au pied des rochers. Mais le miracle a eu lieu. Choisi parmi les justes, le pauvre vannier a passé la montagne ouverte et il a vu le Paradis brillant et frais aux prairies toujours vertes. L'imagerie fruste ajoute sa magie au miracle: ainsi les Anges se tenant par la main, les oiseaux, l'agneau buvant que Ramuz mêle aux paysages précis, légers, où s'est établi le Royaume. Vision très singulière, qui emprunte sa vigueur primaire aux gravures d'almanachs, aux images saintes et leur ajoute, comme à des enluminures précieuses, les couleurs raffinées et neuves du romancier.

Car il y a chez Ramuz une curieuse rencontre du primitif et de l'élaboré. Exactement comme dans son écriture, qui transforme la parole en grande syntaxe savamment simple; qui la fixe, une fois pour toutes, en grande écriture orale chantée.

Relisez Le pauvre Vannier: c'est Epinal, ou le Déserteur, plus l'art d'un poète très attentif à exhausser le rudimentaire, le populaire, le paysan, à la dignité de l'œuvre pleinement significative. Voilà Ramuz: un artiste qui saisit l'inculte, le bruit, et qui le module, le déplace, le répète, le triture

avec ruse et avec science jusqu'à ce qu'il soit devenu la phrase à réciter, la phrase parlante qu'il voulait. Il a insisté sur le poids des mots, sur son travail de tailleur de pierres, sur sa difficulté à nommer. Mais toutes les contraintes, la peine, l'élaboration donnent pour finir cette merveille : une nouvelle comme Le pauvre Yannier, où l'exactitude la plus rigoureuse ouvre le champ à l'imagination, à la pure vision onirique et lumineuse.

Et le destin ? On retrouve Anselme mort, la trêve aura été de courte durée, — au moins il aura vu les magnificences du ciel. Car la destinée accable les vieux ; les derniers jours, les mois de maladie et de solitude, les fins misérables hantent Ramuz. Dans Berthollet, un malheureux se jette à la Sarine, on le repêche, il promet d'être sage, il finit par se noyer quand même. Ici c'est l'attente qui pèse, le long drame de Berthollet qui cède à sa tristesse solitaire. Sa famille est morte, les autres le croient fou, le pasteur refuse de le recevoir. Voyez la panique de la servante, à la cure, Berthollet compte les secondes, elle a compris qu'il allait mourir (cette présence de la mort affole la petite), aussitôt qu'il retire son pied de la porte elle tourne la clef dans la serrure. Et le vieux saute de la falaise. Toute la nouvelle

est tendue vers cette fin, c'est à l'agonie même de Berthollet que nous assistons depuis qu'on le sort de la Sarine aux premières lignes du récit. Une agonie : le réalisme cruel de ce texte fascine et frappe son lecteur. Mais Le Cheval du Scautier ! La fin pitoyable de Moussel ! Ici le réalisme agit comme une agression violente, Ramuz nous mal-mène avec l'insistance d'un tortionnaire habile à produire des effets de plus en plus douloureux. Voyez la fin effroyable de ce cheval, ses souffrances qui durent et s'aggravent, voyez la mort horriblement lente du tendre petit chien au fond de son trou. Je connais peu de récits plus cruels. Peut-être le Pierrrot de Maupassant ? Mais le réalisme de Ramuz est plus âpre de situer son récit sur un pâturage ensoleillé, innocent, et ce chien seul, au fond de ce puits, souffre scandaleusement toute la sale misère du monde.

Existe-t-il, dans les romans de Ramuz, des pages aussi terriblement âpres ? On répond non. La mort lyrique de Farinet est une apothéose à la hauteur de sa révolte ; la fin de Jean-Luc est une espèce de poème épique et mystique, celle du garçon savoyard est chargée de noble poésie. Ah je ne vois qu'Aline, la petite Aline, qui meure aussi misérable et solitaire. C'est que le récit bref, comme

la nouvelle, saisit une destinée à son point le plus crispé, l'économie du temps et des moyens précipite le drame, avive la plaie, fait basculer le héros, sans aucun recours, dans la mort. Aline aussi, les autres l'ont rejetée et méprisée, et quand elle se pend, elle efface sa faute en même temps qu'elle tue sa tristesse épouvantable.

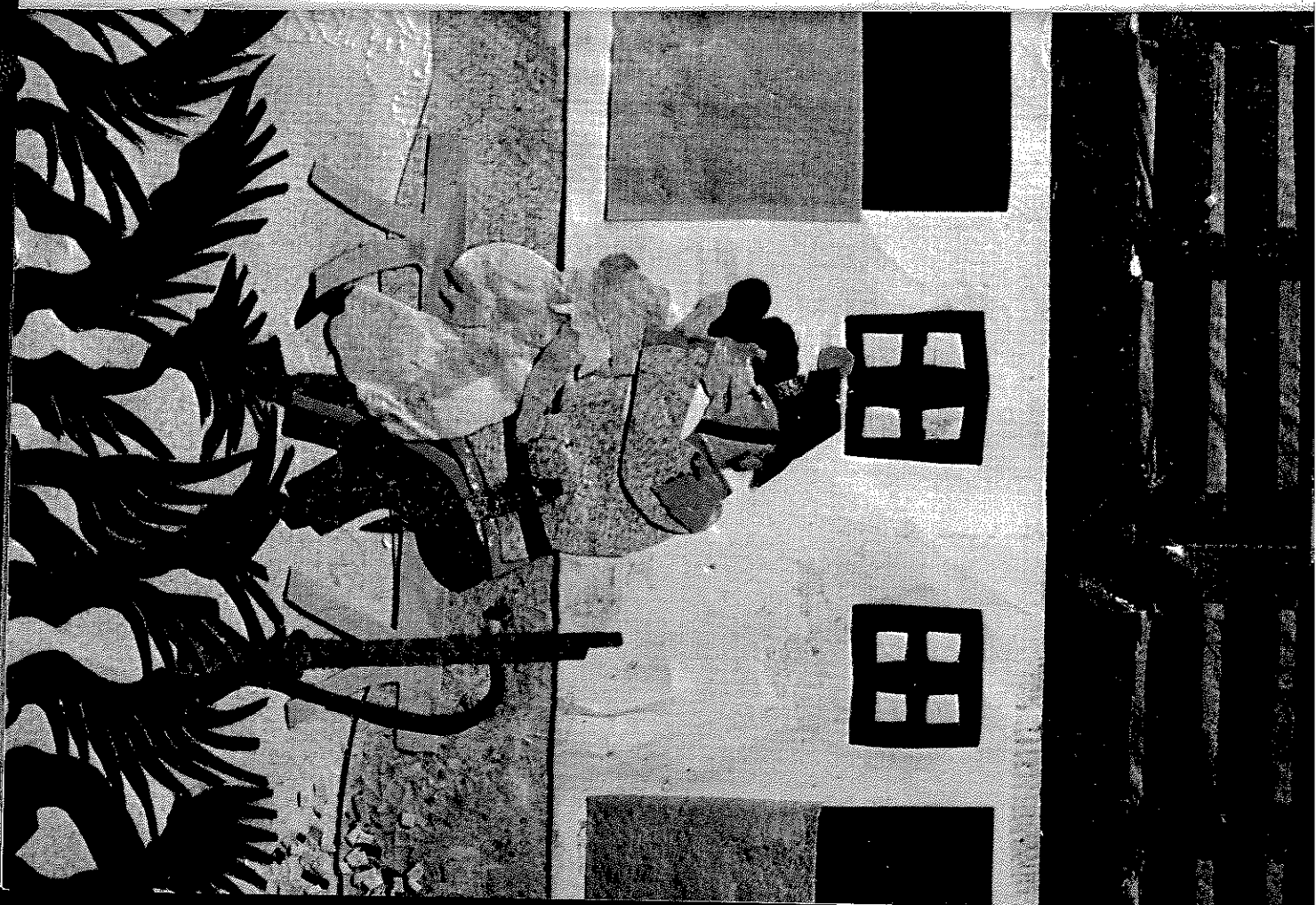
Certaines nouvelles s'apparentent aux récits des réalistes russes: je ne puis m'empêcher de songer à Gogol, au merveilleux et printanier Leskov des Originaux de Petchersk quand je lis la Querelle entre les Gens d'Andeyres et ceux de Randogne-d'En-Haut, et surtout ce pur chef-d'œuvre de fraîcheur et de tendresse blessée qu'est La Servante renvoyée. Ramuz a beaucoup lu les Russes, leur génie terrien, populaire, leur vignueur réaliste et rêveuse l'avaient frappé. Et rappelez-vous comme il a aimé le Strawinsky de Renard et de Pétrouchka. La Querelle a le mouvement, la couleur, la rumneur des chroniques de Mirgorod. Voyez la foire qui chahute, le vin qui secoue les crânes, la rogne qui dresse les forcenés. Une saveur violente énerve le conte, l'ardeur réaliste du récit excite l'intérêt comme une chronique allègrement tragique. La foire et la bagarre, le vin et la mort. Il y a la sauvagerie de ces figures, des cœurs de coqs et de coigneurs

sous les vestons des montagnards. Le premier Valais comme cadre, son odeur de pierre à fustil, et la tête écrasée, la nuque brisée sous la falaise, couronnement absurde des scènes de café sur lesquelles s'ouvriraient le récit.

La Servante renvoyée, c'est la pudeur, la finesse musicienne et colorée d'une scène native: l'amoureux a filé au bal, et la petite valise sur quoi se clôt la nouvelle semble représenter toute la tristesse d'une jeune fille dans un paysage accordé à son cœur. L'Amour de la Fille et du Garçon, La Faneuse dans son Pré, Gare, Trajet du Taupier, voici des morceaux drus, pulpeux, où Ramuz saisit l'objet, la figure, le trait, la forme avec une immédiate exactitude de peintre, oui, mais aussi de graveur, de dessinateur, d'arpenteur, d'enlumineur savant à gauchir son art, à le tordre, à le plier jusqu'à ce tremblement, jusqu'à cette hésitation vigoureuse de l'image brave: le brave c'est le brut, l'originel sanctifié par l'usage quotidien et nécessaire. Ainsi le pain, le vin, le bois, la laine, ainsi les rides dans les visages, les mains, les gestes braves d'être à leur tour refaits, redessinés, retrouvailles par l'écriture la plus ambitieusement artiste de ce siècle. Encore le thème du vieillissement avec Fin de Vie, la mort qui hante Ramuz, et la solitude, et

la lente ratiocination des vieux. C'est un des derniers textes qu'il a écrits, et je ne puis m'empêcher de le lire comme un complément serein, presque apaisé, dans la douceur, aux dernières pages du Journal si sombres et si désespérées. Quatorze récits, le chemin d'une mort à une autre mort, et tout au long le péché et la punition, l'amour et les paysages, la violence, la tendresse, la solitude, le pardon. Les passions premières, vous voyez, puisque Ramuz fonde l'œuvre sur l'élémentaire, comme tous les poètes de l'universel.

Jacques CHESSEX



La Mort du grand Fayre

A Alexandre Cingria

Ce soir-là, qui était un samedi, ils étaient les cinq à faire du bois dans la forêt de Cluse, qui est une grande forêt, plantée de hêtres et de chênes, mais principalement de hêtres, qui se trouve à une bonne demi-heure du village. Elle n'est pas très montueuse et s'étend à plat de l'ouest à l'est; et sa lisière nord se continue immédiatement et à plat par des champs qu'elle domine comme un mur; mais, à sa lisière sud, un ravin se creuse. Et plus on va vers l'est, plus il est profond. Un ruisseau y coule qu'on nomme le Ru, et à mesure qu'il avance, il s'est davantage enfoncé dans l'épaisseur des couches de molasse qui font le sous-sol du pays, qu'il a patiemment usées et sciées; et un des bords du ravin, celui qui est boisé, est beaucoup plus élevé que l'autre, en sorte que la forêt dégingole là brusquement; mais partout ailleurs elle est seulement très enchevêtrée, c'est une suite de troncs serrés, avec, par-ci

par-là, des ronces et des taillis de framboisiers; c'est une profondeur obscure sans nuls chemins que ceux que creusent, en profondes ornières dans la terre amollie, les gros chars à sortir le bois.

Ils étaient donc là, dans une clairière, en plein milieu de la forêt, et, comme le jour baissait, ils posèrent leurs haches et remirent leurs vestes, se préparant à s'en aller. Puis ils prirent chacun le panier dans quoi ils avaient apporté leur repas du milieu du jour; et, ayant allumé leurs pipes, ils passèrent le bras dans l'anse du panier. Seul, le grand Favre, qui était en train d'ébrancher un chêne abattu dans l'après-midi, n'avait point cessé son travail. Et, comme les autres l'appelaient: — Allez toujours, leur cria-t-il, encore deux ou trois coups et je vous rejoins; ça me connaît.

Alors, le laissant là, les autres s'en allèrent. C'était un grand, gros homme aux épaules carrées, avec une moustache rousse qui tombait. On racontait qu'il avait fait mourir sa femme à force de mauvais traitements. Mais cela, quand même on en était sûr, personne n'eût osé le dire tout haut; on se le chuchotait seulement à l'oreille; on avait peur de lui à cause de la pesanteur et de la dureté de ses poings. Quand sa femme était morte, il y en avait qui s'étaient détournés de

lui; il était allé à eux, il leur avait dit: « Qu'est-ce que vous avez que vous ne me saluez plus? » Ils avaient baissé la tête, ils avaient dit: « On n'a rien contre toi, au contraire. Viens-tu boire un verre? » Ainsi, il était devenu le maître du pays; et déjà avant il en était le maître, mais il l'avait été encore plus qu'avant, n'en faisant plus qu'à son idée. La pauvre était au cimetière; lui, vivait tranquille, buvant à sa soif, mangeant à sa faim. Et il allait la tête haute. Il disait quelquefois:

— Ils ne me peuvent rien.

Qui était-ce: « ils »? On ne savait pas, mais à la façon dont il disait cela, on comprenait qu'il entendait par là encore plus qu'il n'y avait dans ses paroles: comme s'il eût dominé la vie et été au-dessus des hommes; et peut-être qu'il disait vrai, mais il n'y a pas que les hommes.

Il levait sa hache, l'abattant de toutes ses forces contre les durs noeuds du chêne, contre quoi elle rebondissait; mais, à un second coup, les plus grosses branches cédaient; ainsi il était allé depuis le haut de l'arbre au bas, où il ne restait plus que les maîtresses branches; et à mesure qu'elles étaient tranchées, les dégageant de dessous le tronc fracassé, il les portait au tas qui s'élevait rapidement. Et il mettait comme cela

un esprit de vanité qui était bien dans sa nature à faire sa besogne seul et à ne pas l'abandonner avant qu'elle fût terminée.

C'était un triste soir du commencement de novembre, quand il n'y a pas encore de neige, mais le ciel est gris comme pour la neige, et il est bas et traîne sur les champs. Il souffle un grand vent qui emporte des arbres les dernières feuilles qui restent; et ceux dans les vergers sont nus; et ceux des bois aussi, pour la plupart: il n'y a que les charmilles qui ont des feuilles qu'on dirait découpées dans du métal, tant elles sont résistantes, et elles tintent dans le vent. Il souffle un grand vent. Plus de petits oiseaux: tous emportés avec les feuilles. Rien que des vols de corbeaux, aux fortes ailes surmontantes, en mouvant points noirs sur le ciel, se déplaçant l'un devant l'autre, et faisant ensemble un petit nuage qui tourne haut dans l'air et s'abaisse, et s'abat, puis remonte soudain, — et la dernière troupe, avec de grands cris tristes, passait à présent sur le bois. Quand les quatre hommes arrivèrent au village, il faisait tout à fait nuit. Pourtant point de grand Favre. Mais ils ne s'en inquièrent point, pensant qu'il s'était attardé; et chacun rentra chez soi.

Le lendemain non plus, point de grand Favre. Comme c'était un dimanche, personne n'alla au bois. Et ce fut seulement le lundi matin...

Lambelet, qui marchait en tête, leva tout à coup le bras, faisant signe aux autres d'accourir; puis, comme ils approchaient, il leur montra quelque chose par terre, c'était une flaque de sang à côté du chêne ébranché, où il ne restait qu'une branche à demi détachée; une hache était là, le manche pris dans ce sang qui avait déjà séché. Ils reconnurent tout de suite la hache. Alors, jusqu'à l'endroit où on déposait les paniers, il y avait aussi une traînée de sang. Plus de panier d'ailleurs et de veste pas davantage. Seulement, on avait dû s'arrêter là un moment et s'asseoir, comme on le voyait aux feuilles foulées; et il y avait de nouveau une flaque de sang. Puis ce ne fut plus que des gouttes, tantôt plus rapprochées, tantôt plus espacées, et à certaines places elles manquaient tout à fait, en sorte qu'elles étaient difficiles à suivre, d'autant plus que le vent soufflait toujours, et que, tout le temps, du haut des charmilles, les feuilles une à une tombaient. Mais ils s'y étaient mis les quatre, marchant de front à cinq ou six pas de distance, s'arrêtant parfois, faisant cercle, puis élargissant peu à peu le cercle,

jusqu'à ce que l'un ou l'autre criât: « Par ici! » et ils se réunissaient de nouveau. Car, à présent, ils avaient compris; et qu'ils n'avaient plus qu'à aller ainsi, sachant bien à quoi ils aboutiraient; et encore combien de temps, on ne pouvait le dire exactement, mais il n'y a pas beaucoup de sang dans un homme. Et ils pensaient: « Avec ce qu'il y en a là-bas, et tout ce qu'il en a déjà perdu en route, il ne doit plus être bien loin. »

C'est ainsi que l'histoire de cette mort fut d'abord écrite en lettres rouges sur la terre noire du bois. Il avait dû faire tout à fait nuit. On devine ce que c'est que la nuit dans la forêt, sous un ciel voilé de novembre. Quand aucune étoile ne s'allume au ciel, ni aucune lueur de lune; une absolue épaisseur noire où on ne voit même pas les deux mains qu'on tend devant soi; et on ne se rend compte de ce qui se présente qu'en le tâtant, comme un aveugle avec ses mains. Encore, il fallait qu'il se fût traîné. Il fallait qu'une de ses jambes eût traîné derrière lui, aux traces qu'elle avait laissées partout où la terre était à nu, et les pluies l'avaient amollie; il fallait qu'il se fût avancé seulement sur une jambe, en s'aidant des mains; et d'abord il avait fait encore un petit peu jour, et il avait pu avancer à peu près dans la

bonne direction; puis la nuit était venue, et il s'était mis à tourner en rond.

Les quatre hommes étaient arrivés maintenant à un endroit broussailleux, aux basses ronces traînantes, de celles qui ne perdent pas leurs feuilles l'hiver; ils trouvèrent là d'abord le panier, qu'on avait jeté; il y avait à côté une bouteille vide et un restant de pain. Plus loin, ils trouvèrent le chapeau, puis un bandage tout noir et durci de sang; et là, la broussaille était entièrement foulée, avec, pendant aux ronces, des lambeaux de chemise; on avait dû tomber, on s'était relevé; on avait dû là aussi tourner en rond longtemps, et il y avait partout des traînées de sang, de plus en plus abondantes, à cause sans doute du bandage qui s'était défait; et ces ronces ont des longues épines aiguës: on pensait qu'il fallait qu'il se fût traîné là-dedans avec ses mains; on pensait à cette jambe qu'on avait traînée là-dedans et qui avait dû se prendre et se déchirer là-dedans. Et au prix de quels efforts était-on sorti de là? Mais on était sorti de là.

Alors venait de nouveau le sous-bois, libre et bien ouvert, cette fois, rien qu'avec son tapis de feuilles; les troncs y sont assez espacés, étant des troncs de très vieux arbres au large feuillage

étalé; on avait avancé avec moins de peine, avec moins de détours aussi, cependant les taches de sang devenaient de plus en plus fréquentes et on s'était de plus en plus fréquemment arrêté, de fatigue sans doute, et d'épuisement; et la jambe brisée avait de plus en plus traîné, car la trace qu'elle laissait était à présent marquée de façon continue.

On alla encore un bout. Et, là-bas, vint le ravin. De jour, on ne le voit que quand on est au bord. La nuit rien ne fait prévoir son approche; le sol, qui va à plat, tout à coup se dérobe; le trou se creuse sous le pied quand il est trop tard pour le retirer. D'ailleurs, la pente n'est pas tout de suite si raide que lorsqu'un qui ait ses deux jambes ne puisse facilement s'en sortir; mais avec rien qu'une jambe, mais avec cette blessure!... Et les quatre suivaient toujours patiemment les traces de détour en détour. Alors, comme si à ceux que la nuit enveloppe, de même qu'aux aveugles, un sens mystérieux du danger venait (peut-être aussi le bruit du ruisseau), il semblait tout à coup qu'elles eussent voulu, ces traces, éviter le trou ouvert là, car elles en longeaient un moment le bord; mais sans doute n'était-ce que par hasard, car, quelques pas plus loin, à un des endroits les

plus escarpés, il y avait comme une entaille faite avec le talon dans le sol friable: on était tombé sur le dos ou en avant; on avait glissé dans la terre glaise, et de cette glissade elle avait gardé une espèce de luisant bleuâtre, Un peu plus bas venait un replat, un petit palier; on s'était arrêté là.

Alors on avait cherché à remonter. Le sang, toujours ce sang, d'abord. Il semblait qu'on en eût secoué là partout, comme avec ces branchettes dont on humecte la lessive quand on commence à repasser. Ce sang, et puis à présent des marques de mains; dans cette terre molle et grasse, elles étaient restées parfaitement marquées, avec jusqu'aux trous des cinq doigts; et, ces mains, on les avait étendues devant soi, on les avait posées à plat contre la pente, on les avait enfoncées dans la pente; puis, à la force des bras, on avait essayé de se tirer en haut. Et les genoux, à leur tour, à chaque petit espace gagné par les mains, s'étaient eux aussi posés et enfoncés. Mais inutilement, car, voilà, on avait glissé en arrière; et il y avait eu un nouvel essai, puis une nouvelle glissade; et longtemps cela avait dû durer, mais à la fin la pente molle avait été comme polie, en sorte qu'à un nouveau dernier effort et à une nouvelle dernière glissade en arrière, le replat

avait été dépassé: on n'avait plus glissé, on avait roulé, car là vient une première petite paroi de molasse; et dessous, un talus couvert de hautes prèles; c'était là seulement qu'on avait pu se raccrocher.

Ah! lorsqu'ils virent cette place, quand même ils n'étaient pas tendres de cœur, ils ne purent pas s'empêcher de pâlir. Et ils ne vinrent là qu'ensuite, ayant d'abord été jusqu'au fond du ravin, parce qu'ils devinaient ce qu'ils y trouveraient; mais ils monterent là ensuite, et ils se mirent à pâlir. Toutes les prèles étaient arrachées. Sur ce raide talus il fallait croire qu'on glissait: on n'avait plus cherché qu'à s'empêcher de glisser; on s'était accroché à ces prèles à pleines poignées; et par pleines poignées elles avaient cédé. Il y avait eu un dernier espoir dans une dernière touffe: lentement on l'avait sentie, elle aussi, brin à brin se rompre; puis il y avait eu probablement un grand cri...

A trois mètres plus bas, coule le ruisseau; cette dernière paroi est tout à fait à pic, même elle est surplombante, et l'eau coule tout contre, assez profonde à cette place, dans une espèce de canal qu'elle s'est creusé dans la molasse. Le grand Favre était assis là, adossé à cette molasse. Hors

du courant rapide, sa tête seulement et le haut de son corps sortaient. Il n'avait pas dû tomber assis, car ses cheveux et sa barbe étaient encore mouillés, il avait dû tomber de tout son long, puis il avait eu la force de se relever; il avait eu encore la force de s'asseoir, espérant peut-être échapper ainsi à la mort, espérant peut-être que le secours viendrait, appelant sans doute, ainsi adossé, la tête renversée en arrière contre la pierre, se cramponnant des mains au lit tout lisse du ruisseau: combien de temps? Il crie et il n'y a personne. Il n'y a que la forêt vide, et de l'autre côté, là-bas, il n'y a que les grands champs vides, sur quoi c'est dimanche et novembre, et personne n'y passe, quand même, à présent, il fait jour, car la longue nuit est finie. Il appelle, et il n'y a que ce grand ciel rond et gris, tout uni, d'où descend seulement le froid, et une triste, terne lumière; et ce froid monte aussi d'en bas; il appelle, et sa voix faiblit, parce que le froid gagne vers le cœur; pourtant il appelle, il appelle avec sa faible petite voix; il essaie de se relever, il retombe; il ouvre la bouche, et dans sa bouche il n'y a plus de son, elle s'ouvre et se tord à vide; et à présent ses mains seulement bougent, se déchirant les ongles à la pierre; et puis, dans ses épaules, il y a un

frisson qui passe, tandis que le grand ciel est vide,
et seulement là-haut tournent quelques corbeaux.

Ils le trouvèrent, la bouche grande ouverte, les
yeux ouverts tout grands, la tête sur l'épaule. Il
était presque nu. On voyait le jour à travers sa
figure, tellement tout son corps était privé de sang.

La Punition par le Feu

A Henry Spiess

523

Ils ne pensent pas, comme d'autres, que le feu vienne par hasard, ni qu'il soit une force aveugle; ils pensent qu'il est bien plutôt un signe et une manifestation de la colère d'En Haut, et nous est envoyé en punition de nos fautes. Ils pensent qu'il est une arme contre nous, et d'autres fois un avertissement, mais de toute façon qu'il a un sens à lui et une volonté à lui, car les précautions qu'on peut prendre ne servent à rien, le plus souvent, et les moyens qu'on a de lutter contre lui sont presque toujours impuissants. Alors qu'on le croit facile à éteindre, c'est dans ces occasions qu'il a le plus de résistance, tandis que, d'autres fois qu'il a l'air plein de force, il est prompt à céder. Et ainsi tout est inexplicable en lui hors l'idée du châtiment, à quoi ils s'attachent, et par elle il semble que tout soit rendu clair, car il n'est personne qui ne cache un péché ou un manquement dans sa vie.



Pourtant Emma Mignet et son mari Jean étaient aimés et respectés de tout le monde, étant encore tout jeunes d'ailleurs et mariés depuis trois mois seulement. Il est vrai qu'elle allait avoir un enfant. Mais ces choses-là ne sont pas rares dans les villages, puis le sacrement vient qui fait tout oublier. On fut donc bien étonné quand le feu prit chez eux. C'était une belle maison qui appartenait à un homme très riche, nommé Simon, de qui Jean l'avait louée, et elle était construite entièrement en pierre, et avait en outre été réparée au moment où les mariés étaient venus s'y installer. Néanmoins le feu prit violemment tout de suite, et surtout à la fois, au milieu de la nuit. Il y eut cet autre malheur que Jean était absent, ayant été faire du bois beaucoup plus haut dans la montagne et ne devant rentrer, comme c'est la coutume en ces occasions-là, de toute la semaine. Mais le pire malheur fut qu'Emma, dans son épouvante, ayant couru à la fenêtre afin d'appeler au secours, et y étant longtemps restée, en chemise, à crier et à appeler sans que personne l'entendit, elle fut saisie par le froid et accoucha le lendemain d'un enfant mort. L'émotion l'avait d'ailleurs ébranlée: et jusque dans le lit où des voisins l'avaient couchée, son

malheur la suivait aux grands reflets des flammes, aux craquements des poutres, au bruit d'éroulement des murs. Vainement elle cachait sa tête sous les couvertures, elle n'arrivait point à ne plus entendre et à ne plus voir. Car jarnais il n'y eut un aussi gros feu au village; quoique la maison ne fût pas très grande, et on avait de l'eau, et le hangar où se trouvait la pompe était à quelques pas de là, il n'en dura pas moins jusqu'au matin, où il s'éteignit de lui-même, n'ayant plus de quoi se nourrir.

Pendant ce temps, elle se tordait dans son lit, prise par les grandes douleurs, et appelait, du milieu de sa fièvre, en mots qui n'avaient pas de sens, ouvrant ses yeux tout grands et fixement regardant devant elle, tendant les bras aussi vers quelqu'un qu'on ne pouvait voir. Elle criait et suppliait quelqu'un et on pensa que c'était son mari, encore qu'il fût absent, mais elle n'avait plus sa connaissance. Et on cherchait à la calmer, mais c'était inutilement, et inutilement qu'on cherchait à l'empêcher de se débattre, ses forces ayant été doublées, et plus on la tenait, plus elle s'agitait. Ainsi parmi ces cris, ces discours et ces mouvements de son corps, l'enfant vint, qui était sans vie.

Il n'était qu'un petit cadavre seulement réchauffé par le contact avec le corps, et qui se refroidit tout aussitôt qu'il fut venu au jour, qu'on enveloppa dans un drap, et on l'étendit sur la table. Elle ne vit rien et ne comprit pas, la fièvre heureusement ne l'ayant pas quittée. Elle continua d'errer et se tourmenter parmi ses idées, pendant qu'on était parti à la recherche de son mari; et le même soir il fut là, mais elle ne le reconnut pas. Et elle l'appelait toujours, et elle le suppliait toujours, du moins on supposait toujours que c'était lui; et lui, penché vers elle, lui disait: « Emma, je suis là », mais il semblait qu'elle fût déjà trop loin pour l'entendre; trop loin, en un lieu déjà étranger.

Ce fut ainsi qu'elle passa. On la prit, on la mit en terre. Jean marcha derrière le cercueil. Il fit ce court bout de chemin qu'il y avait entre la maison et l'église, puis fut debout devant la fosse, puis rentra seul chez lui: et pour toujours il était seul.

Alors les gens se demandèrent pourquoi ce malheur lui avait été envoyé, mais ils ne parvinrent point à se l'expliquer. Ce ne fut que longtemps plus tard que l'explication fut donnée, par Jean lui-même, un jour qu'étant tombé dans la

montagne, on le rapporta les jambes cassées et avec un trou dans la tête; et il comprit que son tour était venu. Il fit donc appeler son frère, qui était de beaucoup son aîné et l'avait en partie élevé, à cause de quoi il le craignait et le respectait.

Il y avait seulement près de lui une voisine, qui le soignait; il lui dit de sortir. Sur quoi, il fit signe à son frère de venir s'asseoir près de lui, car il était déjà très faible et parlait difficilement. Son frère s'approcha donc et s'assit près de lui.

— Je t'ai demandé de venir, dit Jean, parce que j'ai à te parler.

Il continua:

— Je te demande pardon si je suis un peu long, mais je veux que rien ne reste caché entre nous, afin que ma faute soit connue de tous, ce qui sera ma punition.

Après quoi, il se recueillit et avec peine il rassemblait ses souvenirs, cherchant par quel bout commencer, car il semblait que toutes ses idées voulussent sortir à la fois.

— Sache seulement, recommença-t-il, que j'ai bien souffert, et cette souffrance déjà a été ma

punition, pourtant elle n'a pas suffi, et alors l'autre est venue, plus grande encore, mais qu'elle auprès des tourments éternels ? C'est pourquoi je me confesse d'abord à toi qui est mon aîné et que j'aime; puis tu iras chercher Monsieur le Prieur et je me confesserai de nouveau à lui afin qu'il ôte ce péché de dessus moi.

Peu à peu des forces lui étaient venues, car on dirait qu'elles nous sont mesurées exactement pour nos besoins et il était visible qu'il avait besoin de beaucoup de forces; il reprit:

— Est-ce le mauvais esprit qui m'a tenté? car je n'étais pas mauvais de moi-même, du moins il ne me semblait pas, mais quand il est venu et m'a parlé de la chose, je n'ai pas longtemps hésité. Il est venu sous l'aspect de Simon, un jour que j'étais à mon champ, et Simon m'a dit: « Si tu voulais, on pourrait s'entendre, car je vois que tu cours après Emma. » Et j'ai courbé la tête, parce que c'était vrai, mais sans comprendre encore où il voulait en venir, n'est-ce pas? c'est un homme adroit; et il tient longtemps caché dans sa main ce qu'il a à vous offrir, et il m'a tendu ainsi sa main fermée, avec quelque chose dedans, et je ne devinais pas quoi, mais il souriait drôlement. Il m'a dit: « Tu l'épouserais? » — « Bien sûr,

Lui ai-je dit alors, si seulement elle voulait, seulement voudra-t-elle? elle n'en a pas l'air, elle se sauve quand elle me voit. » Il m'a répondu: « N'aie pas peur, elle ne se sauvera pas toujours. Ça fera une bonne femme. » — « Pour ça, lui ai-je dit, ça fera une bonne femme. » — « Alors m'a-t-il dit, on pourra causer... » Tu m'écoutes?

Et celui qui était son frère, qui était assis près du lit et avait déjà du gris à la barbe, lui fit signe qu'il écoutait, et en effet il ne remuait pas, assis en avant sur sa chaise, les yeux fixés à terre, les coudes sur les genoux.

— Donc, reprit Jean, on a causé. Et de ce qu'il m'a dit je n'ai jamais rien oublié, pas une phrase, pas un mot, et ils me reviennent comme ils étaient venus alors, exactement dans le même ordre. Simon m'a dit: « On pourrait s'asseoir. » Et on s'est assis tous les deux, l'un à côté de l'autre, sur le bord du talus. Il était assis à ma droite et était en train de bourrer sa pipe, si bien qu'il ne me regardait pas, mais il regardait en bas, vers sa pipe. Il m'a dit d'abord: « Tu sais que j'ai de l'argent. » Ça, je le savais bien, ce n'était pas ce qui manquait. Il m'a dit ensuite: « Tu sais que je suis marié. » Comment ne l'aurais-je pas su? « Alors, comme ça, m'a-t-il dit... » Et il s'est tu,

comme s'il hésitait. Moi, j'attendais toujours, cherchant à deviner où il voulait en venir, mais jamais je n'aurais pu seulement imaginer que ce serait à cette chose... Il fumait à présent sa pipe, et tantôt il la tenait à la main, tantôt elle lui pendait à la bouche, mais le plus souvent il la tenait à la main, parce qu'il n'était pas aussi calme qu'il aurait voulu le paraître, sachant ce qu'il risquait. « Il faudrait d'abord que tu me promettes que tout ce que je vais te dire, tu ne le répéteras à personne, même si nous ne nous entendions pas. » Je le lui ai promis, parce que la curiosité me tenait. « Eh bien, a-t-il dit, Emma, elle est grosse, et c'est de moi qu'elle l'est. » J'avais tout à coup regardé vers lui et états resté à le regarder, la bouche ouverte de surprise, mais à présent qu'il avait commencé de parler, il ne s'arrêtait plus, et je restais comme attaché à ses paroles. « C'est quand elle est venue chez nous pour la moisson. On était tout le temps ensemble, et puis elle était trop jolie, et je le lui ai dit, mais elle n'a pas voulu m'écouter. C'est ce qui m'a fait perdre la tête, parce que quand une femme veut bien, souvent, nous on ne veut plus, mais quand elle dit non, l'envie devient plus forte... Alors qu'oi? je l'ai prise de force, oui, un soir, au fenil, et elle a voulu

crier, mais je lui ai mis la main sur la bouche, et puis après elle a eu peur. Et je l'ai tenue par la peur, et elle n'a plus osé refuser, alors cet enfant est venu... Alors, écoute bien, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? et puis ma femme le saurait; et de même, quand il viendra, il faudra bien que tout se sache; de toute façon ça ferait du bruit et je n'en veux pas. Et voici ce que j'ai pensé: c'est que tout pourrait s'arranger. J'ai cette maison d'à côté du four, je te la ferais réparer, et puis je te la donnerais, je dirais que je te la loue. Je dirais que je te la loue, mais elle serait bien à toi, et comme neuve, pour vous deux, quand vous vous mettriez en ménage. Outre qu'oi, pour les premiers frais, je te donnerais mille francs, tu entends mille francs comptant... et, en échange, tu dirais seulement que l'enfant est de toi, et vous iriez tout de suite à l'église; puisque tu lui cours après, personne ne s'en étonnerait, et ainsi tout serait en ordre... » Moi, n'est-ce pas? au moins à ce moment, et déjà bien plus tôt, j'aurais dû me lever et lui dire: « Tu te trompes d'adresse en me parlant ainsi. » Mais l'esprit malin me tenait. L'esprit malin, quand même j'avais de l'amour pour Emma, mais ce n'était pas l'amour qui me poussait à accepter, quand même je l'aimais,

c'était le goût du gain, parce que, tu sais, j'étais pauvre. Je me disais : « J'aurais la maison, j'aurais de l'argent. » Et ce n'était qu'après qu'elle venait. Et elle ne venait qu'ensuite, et ce n'était qu'ensuite que je me disais : « Et puis, elle aussi, je l'aurais. » L'esprit malin était entré en moi ; c'est pourquoi je restais à écouter Simon, au lieu d'être déjà bien loin. Et si l'esprit malin ne m'avait pas tenu, si c'était seulement l'amour, je serais allé vers Emma et je lui aurais dit : « Je t'aime bien quand même ; cet enfant, il sera à moi, veux-tu ? et on sera heureux. » Je lui aurais dit quelque chose ainsi, mais il n'y aurait pas eu l'argent. Tandis qu'il y a eu l'argent. Car Simon était toujours là, et moi, je n'avais pas bougé. Et deux fois déjà il m'avait demandé : « Qu'est-ce que tu en dis ? » quand à la fin la réponse est venue. Et cette réponse a été : « Tout ça c'est bien joli, mais ce qu'il faudrait savoir, c'est si Emma voudra. » Et il a tout de suite vu que la chose était, autant dire, faite, c'est pourquoi son ton a changé ; il m'avait posé la main sur l'épaule : « Emma, ne t'en occupe pas ; je me charge de tout, c'est dit ; quand tu voudras, je te l'amène. Puisque tu l'aimes, voyons ! Et je crois bien qu'elle t'aime aussi. Tu n'as qu'à dire oui ; tout de suite. » Pourtant, je lui ai demandé

deux ou trois jours pour réfléchir, mais dès ce moment-là, j'ai été décidé, et ce n'était que grimace... parce que l'esprit me tenait...

L'autre qui était près du lit n'avait pas fait un mouvement.

— Mais tout cela n'est rien ; et elle a beaucoup pleuré ; mais tout cela n'est rien encore. Et on a été mariés, mais cette faute-là pouvait être encore pardonnée, la grande faute est venue seulement ensuite, et c'est par moi qu'elle est venue, parce qu'il paraissait que nous étions heureux et à nous aussi il le paraissait, et elle était bonne pour moi, et je cherchais à être bon pour elle, ayant continué malgré mon péché de l'aimer ; — il paraissait que nous étions heureux, et peut-être que nous le croyions, mais nous nous mentionnons à nous-mêmes. Et l'homme se ment à soi-même, plus facilement que la femme, c'est pourquoi je ne disais rien. Alors, à cause de moi, elle se taisait, elle aussi, et elle s'est tue aussi longtemps qu'elle l'a pu, seulement peu à peu elle devenait triste ; je sentais derrière son front quelque chose qu'elle me cachait, et je la regardais, mais elle baissait les yeux, ou bien se détournait de moi, ou bien restait assise dans le coin de la chambre, des heures, sans parler, soupirant seulement, tandis qu'elle coupait

son fil entre ses dents, car elle était en train de coudre des chemises pour celui qui allait venir. Jusqu'à ce qu'enfin, un soir de Carême, comme j'étais rentré plus tôt qu'à l'ordinaire et étais allé me mettre près d'elle, me taisant toujours, mais il me semblait que cela lui faisait plaisir, elle me regarda soudain, et elle me dit: «Ecouté, Jean...» puis elle eut peur de moi, et n'alla pas plus loin. Moi, je lui dis: « Qu'as-tu, Emma? » Elle me répondit: « Je n'ai rien. » Et elle recommença de coudre. Mais une espèce de colère m'était venue subitement contre elle qui fit que je me mis à taper du poing sur la table. « Ecouté, que je lui disais, tu ferais mieux de te taire que de rester ainsi au milieu de tes phrases. » Alors elle éclata en larmes; et moi n'est-ce pas? je comprenais tout, pourtant je faisais semblant de ne pas comprendre, et je me fâchais toujours plus: « Qu'est-ce que tu as? Tu ne peux pas dire ce que tu as? Et tout à coup les mots lui sont venus: « Oh! Jean, ne parle pas ainsi, parce que tu me fais trop de peine. J'ai tant de chagrin déjà. Parce que le secret me brûle. Il est là qui me brûle (et elle me montrait son cou), qui voudrait sortir; je ne pourrai pas être heureuse tant qu'il ne sera pas sorti. C'est à cause de ça, seulement, je te jure... Alors il faut que tu me

permettes de tout dire et que j'aille me confesser, puisque je t'ai promis, à toi, de ne rien dire et il faut que ce soit toi qui me donnes la permission... » Mais je lui criai: « Tu es folle! » C'est que je ne pensais pas à Dieu, mais aux hommes, et les hommes me faisaient peur. Je n'avais nullement souci de Dieu, mais seulement souci des hommes, me voyant déjà méprisé par eux. C'est pourquoi je criais contre elle, et continuais de crier: « Tu es folle, je lui criais; jamais, tu entends, ça jamais. N'ai-je pas promis, moi aussi?... » Alors elle n'a plus rien dit, elle a continué de pleurer sans rien dire, et tout le soir elle a pleuré. Mais je m'endurcissais et devenais de pierre dans ma peur que tout ne se sût et mon cœur se retirait d'elle, malgré l'amour, car j'avais peur. Cela se passait un mois environ avant le moment que je parle pour la montagne et que le feu prenne à la maison. Et pendant ce mois elle se mit rapidement à maigrir, rapidement à pâlir, rongée en dedans par sa peine, mais on pensait: « C'est cet enfant qu'elle a. » Elle n'osait plus me parler, C'étaient seulement ses yeux qui parlaient, et, tout le temps tournés vers moi, ils étaient en appel et en supplication vers moi, mais je ne voulais pas les voir et loin d'être attendri par eux j'allais m'endurcissant

chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'enfin ce jour fût venu où je devais aller au bois; et ce fut la seconde et la dernière fois. Car, comme j'étais prêt et avais pris ma hache, avec ma besace et ma gourde, elle accourut, elle s'est jetée à genoux. Et moi j'essayais de la repousser, mais elle m'entourait les jambes de ses bras. « Oh! Jean, disait-elle, ne pars pas ainsi... Jean, Jean, me disait-elle, aie pitié de moi, si tu m'aimes, c'est pour notre bonheur, je suis trop malheureuse, et tu n'es pas heureux non plus, comme je vois, quand même tu le caches; je vais être seule, je n'ose pas y penser... » Peut-être avait-elle un pressentiment et l'ombre de la punition était-elle déjà sur elle; néanmoins je m'entêtai. « Non, lui dis-je, tu sais que ce n'est pas possible. » Et elle recommençait: « Jean, donne-moi la permission. » Mais brusquement je l'avais prise, défaisant ses bras d'autour de mon corps, et l'écartai de moi, et, avant qu'elle eût pu seulement faire un geste, j'avais ouvert la porte. Puis je m'éloignais à grands pas... Parce que l'heure était venue, et tout était par avance fixé. Il avait été fixé que je serais loin d'elle lorsque l'heure viendrait, à cause de ma grande faute: afin que ma punition à moi fût encore par là accrue, car depuis j'ai vécu dans le deuil

et dans la douleur; j'ai vécu aussi dans la honte, mais à présent je me sens mieux... »

Il avait parlé sans arrêt, encore que par moment le souffle lui manquât et ses forces étaient à bout; si bien que lorsqu'il eut fini, il laissa aller sa tête en arrière. Il était si pâle qu'il semblait déjà mort.

Et l'autre qui était assis, se leva de dessus sa chaise et lui demanda:

— Tu as bien tout dit?

Jean alors fit signe que oui. L'autre reprit:

— Je vais appeler Monsieur le Prieur.

Sur quoi, il sortit de la chambre. Mais, comme il ouvrait la porte, Jean le rappela:

— Il ne faut pas que ces choses demeurent cachées entre nous. Va et répands-les dans le village.

Et l'autre, à son tour, fit signe que oui.

Jean mourut quatre jours après, sa plaie s'étant envenimée, et s'étant mise à suppurer, sans que la médecine y pût rien, et tout son corps était consumé d'un grand feu, et sa langue était dure et noire comme une pierre dans sa bouche. Pourtant il ne se plaignit pas, et se laissa aller, sans chercher d'empêcher le progrès de son mal, parce qu'il était résigné.

Alors on pensait à la pauvre femme, punie aussi et moins que lui, mais toutefois cruellement

punie, et punie à cause de lui. Seulement il y a un secret dans ces choses, et nous jugeons d'en bas ces choses, tandis que leur sommet nous demeure caché. Il ne faut pas chercher à les comprendre. Il faut seulement comprendre cela, qu'il y a une Main sur nous et un Œil ouvert sur nos vies, à qui rien ne peut échapper.



L'Homme et les trois Fantômes

Le premier des trois fantômes se montra à lui un soir qu'il était rentré soûl. Donc, il s'était mis tout de suite au lit, et il lui sembla qu'il dormait depuis un moment, quand, tout à coup, la porte s'ouvrit et Jean Romanier apparut.

C'était un homme à qui il avait fait tort autrefois en lui vendant très cher une vache qui ne donnait presque plus de lait, et elle avait crevé quelques jours après. Romanier était tout pareil à ce qu'il avait été dans la vie, nullement changé et point différemment habillé, avec sa même voix, avec ses mêmes gestes, avec sa même figure; il vint et s'assit près du lit; et Étienne lui dit:

— Qu'est-ce que tu me veux?

Il répondit:

— Je viens de loin pour te parler.

Il était assis un peu en avant, les mains sur sa canne d'épine; il avait aux pieds des gros souliers boueux.

Il reprit :

— Tu n'as pas l'air tant content de me voir. Il te faudra pourtant m'entendre.

Il toussa, il leva les mains, il les rabattit sur sa canne, il toussa de nouveau. Dehors, c'était l'automne avec ses longues tristes pluies, quand les chemins sont autant de ruisseaux et un nuage bas traîne sur la montagne. Il n'y a presque plus de feuilles, il y a des trous dans les arbres, et par ces trous on voit le gris du ciel.

— Il te faudra pourtant m'entendre, parce que je viens de trop loin pour m'en retourner comme je suis venu. Ecoute, Etienne, tu m'as fait bien du mal.

Etienne dit :

— Ce n'est pas vrai.

Romanier ne se fâcha pas, il secoua seulement la tête. Longuement, lentement, il secoua la tête; il avait l'air triste et doux; et d'une voix comme son air, d'une voix triste et douce comme l'air qu'il avait, il continua lentement :

— Quand je t'ai acheté la bête, je n'avais plus que ces quatre cents francs. Je suis rentré chez moi, et ma femme m'a dit: « Le boulanger est venu pour le pain. » Je lui ai répondu: « Il faudra qu'il attende un peu, mais à présent qu'on aura une vache, on pourra bientôt le payer. » Je lui

ai dit ça, et elle s'est tenue tranquille, parce que c'était une bonne femme, qui avait confiance en moi. Et elle a cru ensuite que je l'avais trompée. Parce que huit jours après, en entrant à l'écurie, elle a trouvé la tête crevée sur sa litière... Tu le sais bien, Etienne, puisque je suis venu te le dire, et tu m'as chassé de chez toi...

Romanier s'était tu; il reprit :

— Pourquoi est-ce que tu m'as chassé de chez toi? Puisque tu avais fait le mal, pourquoi n'as-tu pas dit: « C'est vrai, j'ai fait le mal. » Mais, au contraire, tu criais contre moi en me disant que je mentais, et, au contraire, tu m'as montré la porte; alors sont venus les malheurs. Et, ensuite, j'ai vu que je les avais mérités. Mais toi, tu vis dans la prospérité. Penses-tu que tu le mérites? Et c'est justement pour cela que je suis venu aujourd'hui. Je suis venu te dire: « Fais attention, Etienne, parce que les yeux ont beau être ouverts, ils ne savent pas toujours voir; et les tiens ne savent plus voir... »

Il élevait la voix, et peut-être aurait-il continué ainsi, si Etienne, dans sa colère, ne s'était tout à coup mis assis sur son lit, et, comme déjà une fois, ne lui avait montré la porte, en lui criant: « Va-t'en!... » L'autre avait déjà disparu.

Etienne se frotta les yeux; il vit que la chambre était vide. Là-dessus, il se mit à rire. « Il dit que je ne sais pas voir, mais je vois bien qu'il n'est pas là; il ne m'en faut pas davantage. » C'est ce qu'il se disait, et c'était de quoi il riait, continuant à penser en lui-même: « Ils m'ont fait un peu trop boire de ce vin, qui est bon, mais fort, et je n'y suis pas habitué. J'ai bien senti qu'il me tournait la tête; seulement, quand on a la bouille à la main, c'est dur de la reposer pleine. » Il plaisantait ainsi en lui-même. Puis se recoucha et se rendormit.

Le lendemain, il avait tout oublié. Mais voilà que, trois jours après, sa meilleure vache crevait. Comme Jean Romanier la sienne, il la trouva crevée sur sa litière, à l'écurie, et il fut plein d'étonnement. Car elle n'était point malade...

Au second fantôme qui vint, il n'avait pas bu. On ne pouvait pas dire, d'ailleurs, qu'il buvait; il était dur de cœur, avare et de mauvaise foi, mais, pour boire, il ne buvait guère, et d'occasion seulement; d'occasion, comme on fait quand on a à causer d'affaires, parce que le vin est une aide, qu'il affaiblit la cervelle d'autrui, et c'est exprès qu'on le fait boire, et il faut bien boire avec lui. Il avait discuté ainsi d'affaires avec des gens, et

était rentré se coucher. Elle heurta à la porte; et du dehors sa voix appela: « Etienne, es-tu là? » Il pensa: « C'est Marie! » Il ne répondit point. La voix reprit: « Etienne, si tu es là, j'aimerais bien te voir, mais j'ai peur de toi, dis-moi d'abord que tu ne me feras point de mal. Le petit enfant que j'ai eu est mort, et moi aussi je suis morte. Mais je n'ai point de paix au ciel. Je vais courant là-haut après lui qui n'est plus, et il est séparé de moi. Ecoute, Etienne, tu m'aideras à le chercher. S'il est bien de toi, qui peut le savoir, puisque j'ai connu d'autres hommes? mais, si j'ai connu d'autres hommes, c'est à cause de toi, Etienne; et, ainsi, il est juste que tu viennes avec moi. » Elle parlait ainsi; elle heurta de nouveau, mais elle n'osait pas entrer. Sa voix arrivait affaiblie, mais nette pourtant et point hésitante; et, à mesure qu'elle allait, elle s'assurait davantage. Elle reprit: « Etienne!... » Alors il se leva, et il tourna la clef dans la serrure. Il pensait: « Ainsi je serai tranquille. » Mais la voix continuait de venir, qui ne connaît ni portes ni serrures, et perce jusqu'aux murs, malgré leur épaisseur. Et cette voix le tourmentait. Il avait beau avoir enfoncé sa tête sous les couvertures, et s'être bouché les oreilles, il n'en entendait pas moins la

voix; et même, à présent, c'était comme si elle venait d'au dedans de lui.

Elle avait été autrefois jolie. Elle marchait à grands pas souples, avec une figure claire et des joues roses dans le jour. Par le sentier en pente, on la voyait venir, et la joie était avec elle. Elle riait de tout, et rien qu'à la voir rire, on se sentait meilleur. « Bonjour, disait-elle, comment allez-vous? » « Pas mal, et vous? » « Oh! moi, toujours bien. » Parce que la santé est d'abord dans le cœur, jamais elle n'était malade; et, parce que la tristesse est une maladie, jamais elle n'était triste non plus, mais toujours gaie, toujours riieuse, et ce rire venait d'abord, et elle ne venait qu'ensuite, étant comme annoncée par lui. Mais combien les prés étaient beaux, combien beaux les prés et les champs, renouvelés par sa présence! Là où ils se lèvent les uns sur les autres, et portent vers le ciel comme en présent un bois de pins. Debout à la lisière, on la voyait d'en bas, on l'appelait d'en bas; elle quittait le bois, qui semblait soudain disparaître, parce qu'on ne voyait plus qu'elle; et, à mesure qu'elle descendait, il semblait que les choses fussent sous elle recréées, comme refaites à son image, qui était plaisir et beauté.

Telle, un jour, il la vit, et il fut ému d'elle, non dans son cœur, qui était endurci, mais dans sa chair, qui était faible; et il y eut cet aiguillon. Il fut poussé par lui vers elle. Il la trouva assise, et s'assit auprès d'elle, et lui passa le bras autour du cou. Comme elle n'était point méfiante, elle ne chercha pas à s'écarter de lui. Elle ne fit que rire davantage, elle disait: « Je ne sais pas ce qu'ils ont, les garçons, à tant courir après les filles, comme s'ils n'avaient pas, eux aussi, leur ouvrage. » Mais lui, de la voir de plus près, il était brûlé davantage. De la voir et de la sentir, ainsi tout contre lui, avec son corps pliant, et ses tièdes épaules, dans le parfum de ses cheveux et dans l'odeur de tout son corps; pourtant il se contenait encore; et, mensongèrement, il trouvait des mots doux et tendres; et mensongèrement, en imitation d'elle, il était calmement assis, et calmement il la tenait, dans la grimace de l'amour, tandis qu'il n'y avait que violence en lui, mais elle ne s'en doutait pas, étant seulement confiante...

« Étienne, reprenait la voix, pourquoi m'as-tu menti ainsi, parce que je t'aimais, et j'ai été à toi, et alors il n'y a plus rien eu que toi sur la terre. Pour moi, il n'y avait plus que toi sur la

terre, mais, pour toi, il n'y avait pas que moi. Quand on était dans la grange haute, et alors venait la nuit, et je te disais : « Je voudrais crier de bonheur », mais tu me répondais : « Ne fais pas de bruit, on pourrait entendre. »

Le vent venait, qui descend des montagnes et roule en bas la pente avec rapidité; toute la maison était ébranlée, un contrevent se mit à battre, le toit gémissait et craquait; cependant, la voix arrivait toujours, surmontant la rumeur et les sifflements du vent.

— Tais-toi! cria Etienne.

Mais sa voix à lui fut aussitôt étouffée.

— Il te ressemblait, disait à présent Marie, il était brun comme toi. Il était brun de peau et noir de cheveux comme toi, et ses yeux ressemblaient aux tiens, pourtant il n'avait point de père. Parce qu'il n'avait point de père, tout le monde s'est détourné de moi. Je t'ai dit : « Je ne te demande rien qu'un peu d'argent pour que je puisse m'en aller d'ici, à cause qu'à présent j'ai honte de sortir, et je n'ose plus regarder les gens en face. » Tu ne m'as point donné d'argent. Tu m'as dit : « Je ne te connais pas. » Et je suis partie avec le petit; je le serrais bien contre moi, parce qu'il avait faim et froid, et il pleurait de faim et

de froid; et, au moins, j'aurais voulu qu'il n'eût pas froid, c'est pourquoi je le tenais serré; mais il ne se réchauffait pas. Quand même je lui aurais donné toute la chaleur de mon corps, je n'aurais pas pu le réchauffer, car ce froid venait du dedans de lui; rien ne servait, quand même je l'embrassais et soufflais sur lui de ma bouche un souffle chaud avec ma vie, et me collais à lui, et me penchais vers lui. J'ai vu qu'il me serait repris, c'était tout ce que j'avais, et c'est pourquoi j'ai blasphémé. Quand il s'est raidi, quand il est devenu blanc, mon cœur s'est retourné en moi, et c'est le mauvais côté de mon cœur qui s'est montré. C'est le mauvais côté de mon cœur qui s'est mis à crier en moi contre les Loïs du ciel et les Commandements de Dieu, car je disais : « Il est à moi, il n'est pas à Vous. Je Vous défends de venir me le prendre. Voyez-vous, je suis devant lui, et Vous ne l'aurez pas séparément de moi. » Mais j'ai senti comme une grande main descendre, et elle me pesait sur la bouche en même temps qu'elle écartait mes bras; et, quand j'ai pu de nouveau regarder, il n'y avait plus rien dedans...

A ce moment, la voix se tut et à sa place vint un grand bruit de sanglots. Une lamentation comme celle du vent, et on ne savait ce qui, en

elle, était au vent et ce qui était à la femme; une femme qui a souffert, lorsqu'en elle la mince paroi qui est entre le cœur et la poitrine cède, et c'est comme directement que son cœur parle par sa bouche, au milieu de la nuit ainsi, quand elle revient du séjour des morts. Puis, de nouveau, un mot, une phrase arrivaient:

— Aie pitié... Etienne... parce que mes pieds sont usés, et je suis morte de fatigue... Ouvrez, Etienne...

Pourtant, il n'ouvrit pas.

Et s'il continuait à s'agiter sur son lit, ce n'était pas de honte ou de remords, mais uniquement de colère, se sentant impuissant à faire taire cette voix. Et elle allait toujours, et elle ne se lassait point. De sorte que la plus grande partie de cette seconde nuit se passa ainsi en discours, en soupirs et en larmes; puis, tout à coup, la porte s'ouvrit (et comment elle s'ouvrit, personne ne peut le comprendre, puisqu'elle était fermée à clef), mais elle ne s'en ouvrit pas moins, et avant qu'Etienne eût pu faire le moindre mouvement, Marie se trouva devant lui. La jupe en lambeaux, ses cheveux défaits, toute ruisselante de pluie, et ses pieds nus saignaient, s'étant déchirés aux cailloux; il la reconnut pourtant tout de suite.

Et voilà, il n'eut pas le temps de rien dire qu'elle était tombée à genoux, et, lui prenant la main:

— Etienne, je n'ai plus que toi, quand même tu m'as repoussée, et, tu vois, je n'ai plus d'orgueil, puisque, quand même tu m'as repoussée, je viens vers toi et te supplie, mais ma solitude est trop grande, et voilà trop longtemps que j'erre, et trop longtemps que je le cherche; lève-toi et viens avec moi, et nous le chercherons ensemble...

Il s'écria:

— Tu es folle!

— Non, dit-elle, je ne suis pas folle, je souffre seulement; viens avec moi, Etienne!

Mais, comme il faisait signe que non, une chose se passa. Car à peine l'eut-elle vu, ce signe, qu'elle se jeta sur lui. Dans sa supplication, dans son désir de l'entraîner, de ses deux mains elle l'avait saisi; il résistait, mais elle s'obstinait. Puis, se voyant impuissante, elle se rejeta brusquement en arrière; alors, la chose se passa.

Il la regarda. Et elle était belle. Elle était belle ainsi, à genoux devant lui, le corps renversé en arrière, comme offerte, les bras ouverts; ses longs cheveux tombaient sur ses épaules, et son cou blanc brillait, et sa gorge se soulevait. Et, en lui,

le désir rentra. Car il n'y avait place en lui pour rien d'autre. Et on vit cette chose qu'il l'attira à lui. Et elle, croyant qu'il cédaît, poussa un cri de joie et se pencha vers lui. Mais, au même moment, ses lèvres furent brûlées, et deux mains la cherchaient dessous ses vêtements; elle poussa un cri, et tout s'évanouit.

C'est de quoi Etienne fut puni, outre qu'il avait méprisé l'avertissement qu'il avait déjà eu de s'amender; pourtant, le lendemain, il s'en était allé par le village, racontant son rêve et disant aux gens:

— Savez-vous qui j'ai eu cette nuit?... Marie... vous vous rappelez bien, Marie Lude...

On lui disait:

— Mais elle est morte.

— Puisque c'est un rêve!

Il reprenait:

— Faut-il qu'elle tienne à moi quand même pour en vouloir encore après dix ans...

Et il clignait de l'œil.

— ...Qu'elle tienne à moi pour venir ainsi vers mon lit! Elle était toujours bien jolte.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— Oh! ce qu'elle m'a dit, ce que je lui ai dit, ça, c'est entre nous, vous savez.

Sur quoi, il riait d'un gros rire, laissant entendre toute espèce de choses et, dans son endurcissement, il salissait ainsi jusqu'à ce souvenir.

En sorte qu'au troisième fantôme qui vint, ce fut aussi la dernière nuit qu'il passa sur la terre. Et qui vit-il? ce fut sa mère. Il lui sembla qu'il rentrerait des champs. Il faisait un beau jour d'été qui déjà penchait vers le soir, quand même le soleil n'était pas encore couché, mais il allait baissant vers la montagne; on était dans les plus longs jours; alors à la dure et blanche clarté qu'il a quand il est dans sa force, une douce lumière avait peu à peu succédé, une poussière de lumière enveloppant tout l'horizon, dans quoi il s'enfonçait et il était comme noyé. Il sembla donc à Etienne qu'il rentrerait chez lui. Et c'était, dans son rêve, comme s'il avait été reporté de cinq ou six ans en arrière, au temps où sa mère encore vivait, toute vieille et voûtée, et le corps noué par les rhumatismes, mais s'obstinant à travailler quand même et à tout faire dans la maison. Car elle avait de l'amour-propre, et elle savait qu'Etienne lui aurait reproché l'argent qu'il aurait fallu dépenser pour entretenir une domestique; alors, tout le long du jour, elle allait et venait, s'appuyant de la main aux meubles, cherchant

à redresser sa pauvre lourde tête, s'asseyant parfois, repartant, et le dos le soir lui faisait bien mal, mais elle ne se plaignait jamais. Elle avait un long nez pointu, une figure toute en plis avec, qui s'appliquait exactement autour et qui faisait encadrément, l'épais bouvrelet d'un bonnet de laine.

Apercevant son fils, elle courut au foyer où la soupe était prête dans le pot de fer qui chantait. Car il était exigeant avec elle, et il fallait qu'il fût servi tout de suite, quand il arrivait ainsi des champs, sans quoi il se fâchait. Lui, pendant ce temps, était allé s'asseoir à sa place à la table, où son écuelle l'attendait, et à la place en face de lui il y avait le bol à café de sa mère. Il s'était assis et ne disait rien. Elle versa le pot de fer dans la soupière qu'elle lui apporta fumante; et ce fut seulement quand elle l'eut servi et qu'il eut commencé à manger, qu'elle pensa à elle, et alla prendre sa cafetière qu'elle tenait au chaud dans un autre coin du foyer; car elle n'aimait rien autant que son café, et, n'ayant plus de dents, elle y trempait son pain, c'était de quoi elle vivait. Mais il fallait qu'il fût de plus mauvaise humeur encore qu'à l'ordinaire, car, la voyant remplir sa tasse :

— Tu sais, se mit-il à dire, je ne vois pas pour-quoi tu ne manges pas la soupe comme moi. Si la soupe est bonne pour moi, elle est bonne pour toi aussi; à partir d'aujourd'hui on n'aura plus que de la soupe.

Elle dit :

— C'est qu'il me fait tant plaisir, mon café. Et puis, je n'ai plus beaucoup de forces et il me soutient, mon café.

Mais il ne se laissa pas attendrir.

— Des forces ! dit-il, des forces, tu en as bien autant que moi.

Elle dit :

— Tu n'es pas juste, Etienne; il n'y a pas beaucoup de femmes qui feraient ce que je fais. J'ai septante-trois ans passés et je fais seule le ménage. Qui est-ce qui se lève tous les jours à cinq heures ? Et qui est-ce qui est la dernière couchée ? Tu n'es pas juste, Etienne, c'est moi qui te le dis.

A ce moment encore, dans cette troisième vision qui lui était envoyée, il aurait pu revenir en arrière; et peut-être qu'un bon mouvement aurait suffi, qu'il lui eût répondu par exemple : « C'est vrai », ou : « Je le reconnais »; qu'il lui eût dit seulement : « Eh bien, continue à boire ton café »; et ainsi une fois de plus il était éprouvé; mais au